Document generated on 06/04/2025 3:54 a.m.

Voix et Images

Cinéma et télévision : *Images de l'enfance*

Gilles Thérien

Volume 5, Number 1, Fall 1979

Jacques Godbout

URI: https://id.erudit.org/iderudit/200201ar
DOI: https://doi.org/10.7202/200201ar

See table of contents

Publisher(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-9201 (print)
1705-933X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Thérien, G. (1979). Cinéma et télévision : *Images de l'enfance*. *Voix et Images*, *5*(1), 209–210. https://doi.org/10.7202/200201ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université du Québec, 1979

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Cinéma et télévision: *Images de l'enfance*

L'UNESCO, dont l'existence semble reliée à la proclamation de thématiques tout aussi importantes qu'inefficaces, déclare l'année 1979 l'année de l'enfant. Évident: l'enfance, c'est l'avenir de l'humanité. Celle que l'on retrouve sur les bateaux de réfugiés qui sillonnent les eaux internationales en quête d'un port, celle qui meurt affamée sous la chaleur du Sahel, celle qui tombe sous les balles d'un empereur de fabrication récente, Bokassa. Aussi, bien sûr, tous les enfants bons et sages que le Père Noël a gâtés, ceux à qui la société industrielle a promis le plus brillant avenir. Le Canada, membre de l'OCDE, du petit groupe des pays riches, a emboîté le pas à l'UNESCO. Comment? En déclarant *aussi* 1979, année de l'enfant. Et on retourne vitement à des choses plus sérieuses... Or il se trouve que, cette année, le cinéma et la télévision ont présenté des films pour adultes sur les enfants. Reste à voir comment sont traités ces chers petits devenus pour une année complète les otages de la bonne conscience collective.

Jean-Claude Lord dont le sens de l'à-propos est proverbial présente au cinéma *Éclair au chocolat*, un film dont le personnage central est un enfant qui ne s'appelle pas « Éclair-au-chocolat ». Le titre n'est pas non plus le résultat d'une nouvelle recette capable de révolutionner l'art de la pâtisserie. Le titre,... bon, inutile d'en parler puisque ce n'est pas important. Le pauvre petit garçon, né d'une fille-mère, dont le père n'est pas le père mais l'oncle (c'est vraisemblable, dirait Lévi-Strauss) aime son père qu'il ne connaît pas, ne connaît pas son père qu'il n'aime que comme un oncle et aime son grand-père qui, lui, ne connaît rien. La mère, elle, connaît tout. Il s'agit, comme on peut le pressentir, d'un sujet tout à fait universel. Ce film est tellement plein de connaissances de toutes sortes qu'on finit par pleurer de rire. Le sujet est si mince qu'on a peine à le retrouver. Les comédiens et comédiennes sont froids et mécaniques. J'ai beaucoup ri (parce que c'est défendu et qu'on finit par se sentir enfant...) pendant la scène du viol, surtout lorsque j'ai vu l'équipe de tournage dans le miroir au-dessus de la commode. Eux ne riaient pas...

Tout cela pour dire qu'*Éclair au chocolat* n'attirera pas une attention excessive sur les enfants en cette année qui leur est consacrée. Pourtant la complaisance ne manque pas... et il est si facile de miser sur une jolie

frimousse. Il faut croire que ça ne suffit pas, même depuis les succès de Truffaut. Il faut un je ne sais quoi de plus qui, ici, fait défaut.

Autre a été la série *Les enfants des normes* Georges Dufaux. Ces films sans complaisance ont ausculté avec la patience d'un confesseur l'âme de nos polyvalentes. Ces enfants qui bougeaient, parlaient, étaient heureux ou malheureux représentaient et représentent la génération montante des Québécois. Demain, ils éliront un gouvernement, ils seront aux commandes de l'État ou ils en seront les rouages plus ou moins grinçants. Ils y seront conduits par l'école, ou malgré l'école. Il fallait voir ces films et relire la préface d'Edgar Faure à *Apprendre à être* pour mesurer l'immense fossé qui sépare la réalité de l'idéal ou tout simplement des vœux pieux des adultes. Le propos de Dufaux tend à poser des questions sur les valeurs, à les forcer même: les leurs ou les nôtres? Nos normes aujourd'hui, les leurs demain? Qu'un tel cinéma puisse encore exister devrait nous convaincre tous de l'utilité d'un certain regard, de la nécessité de mettre le temps qu'il faut à la réalisation de ce qui devient un document plutôt qu'un documentaire. On le savait. On disait que les polyvalentes sont des lieux difficiles où la déshumanisation est grande, où se brisent subtilement les désirs naïfs de ceux à qui on a tout promis. Sans complaisance et sans aucune charge, ce document met à nu la réalité d'un monde que nous avons créé pour assurer l'avenir. Si c'est là le sort réservé au Québec, on comprend mieux ce qui peut se passer au royaume de Bokassa.

Il ne faudrait pas oublier de mentionner l'effort de Radio-Canada qui a produit, cette saison, pour la télévision, une série intitulée *L'enfance à vivre*. De semaine en semaine, nous avons observé avec la même complaisance que le réalisateur les facéties d'enfants triés sur le volet, de bons petits cobayes, choisis dans les milieux les moins dépourvus. Voulant être une sorte de panorama de la vie de l'enfance, les émissions manquaient en général de vigueur. La superficialité régnait et le morcellement des points de vue détruisaient l'image générale. Il est invraisemblable que la télévision d'État fasse si peu et ait si peu le souci de l'originalité pour l'année de l'enfance. La proximité du festival de jazz de Montreux le lendemain dans la grille horaire donne à penser qu'après les affaires publiques et le sport, il suffit de «bloquer» l'antenne jusqu'à la diffusion des informations. Au moins, cette fois, Radio-Canada est le seul responsable, et ce à tous les niveaux. Pas question de renvoyer la balle n'est-ce-pas?

Gilles THÉRIEN